

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 49

Artikel: Vaulion
Autor: Clavel, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219130>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclamés, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

ENTRE NOUS, VOISINE...

VOUS souvenez-vous, Voisine, de ces fêtes, du temps de la guerre que l'on célébrait par une courte trêve dans la grande tuerie ? Là-bas, dans les tranchées on souffrait tout, la faim, le froid dans le cœur et dans les moelles, la crainte sournoise de la mort. Les infirmeries abritaient des mutilations sans nombre, et de peur de désertir, il y avait des hommes qui n'osaient plus sortir seuls... Ici, au pays, la grande horreur nous fût épargnée. Mais il y eut cependant des privations, les échos de l'angoisse et la douloureuse solidarité, où, d'instinct, se réunissent ceux qui souffrent.

Tout cela, Dieu merci, est loin de nous, et pourtant je crois que par discipline morale, il serait bon de s'en mieux souvenir.

— Ne vous semble-t-il pas, Voisine, que dans la paix qui nous a été rendue avec son abondance et sa sécurité nous sommes moins solidaires les uns des autres, plus indifférents ? Depuis que nous pouvons manger à notre faim, nous apprécions moins le goût du pain frais et, doucement, geste à geste, l'égoïsme reprend ses droits. Avant de nous plaindre des petites pierres du chemin d'aujourd'hui, Voisine, souvenons-nous de la rude montée d'hier, celle qui côtoyait l'abîme de la souffrance humaine et que nous avons gravé pourtant avec toutes nos énergies et toutes nos pitiés. Et rappelons-nous aussi comme alors, de la responsabilité personnelle que nous avons des affaires du pays. On ne se préoccupait point en temps de guerre, de bénéficier au détriment du commerce national des facilités offertes par celui de l'étranger...

Vous rendez-vous compte, Voisine, que chacun des achats que vous faites si facilement dans les pays au change bas, en Allemagne, en France ou en Italie, est une perte pour notre pays à nous... donc un coup porté à son avenir économique, qui est le nôtre et celui de vos enfants. Hélas, vous dites que je me répète, Voisine, et peut-être avez-vous raison... à chacun sa marotte ! Mais croyez-bien que celle-ci ne m'empêche point de vous souhaiter un heureux Noël, avec là, au coin de votre foyer le sapin vert... couleur d'espoir.

L'Effeuilleuse.

BOITE AUX LETTRES

Une maman soucieuse à Coppet. — Nous compatissons à vos angoisses au sujet de la santé de votre bébé, mais nous croyons que la nourrice est dans son droit en réclamant la journée de huit heures et des dimanches libres. Vous pourriez, pour plus de sûreté, consulter un avocat sur ce point litigieux.



M. Jacques BAUDAT, né en 1823

ON CEINTENÉRO

En l'honneur de M. Jacques Baudat, d'Arnex, né le 9 août 1823 ; on a fêté son centenaire le 9 août 1923.

NOUTRON velázdo de Plliequebon ne preind rein qu'on croüio böcon de plliece su la mappemonde. N'è mimameint pas marqua su la jographie à Monsu Rosier.

Tot parai, sti an passà, l'a z'u l'honneu d'ître su lè papai et de fère babelhi la Julie avoué sa granta leinga.

Tot cein rappoo à l'oncllio Dzaquie que l'a trovà moian de passà de l'autro côté dâi ceint, rein que po sè fère bailli onna balla chôla ein moquietta pè lo Conset d'Etat.

Lè dzein dâo velázdo l'ant fé onna pucheinta balla fita, avoué dâi discou et dâi galé compillet que lè bouëbo l'ant tsantâ.

L'è arrevà assebin on moué de biau monsu de pè la vela po vère noâtton ceintenéro et lâi segottâ la man. Dou de cllião monsu que l'avant ion de cllião tenotmobile l'ant aguelhi l'oncllio Dzaquie dein la cariële, et pu via de cé et de lé.

Lo bon vilhio étai tot ébaubi et tot dzoïão. Et pu l'a faliu trinqua et medzi dâi croubelion de breçi et dâi pucheint foncèt de quegnu.

L'oncllio Dzaquie sè pensâve : « Lâi a pardieu bin dâi bon moment po lè ceintenéro dein sti mondo : n'è pas po mè fère depatsi de preindre mon beliet po l'autro ! »

Et, apri la fita, l'a modâ po l'autro ceintenéro. Tot parai, ora, sè baille dâo bon teimps, quemet de justo. Ti lè deçando, l'allâve vè lo frate po sè fère rasâ : ora, po tsandzi de mouïdo, du la ceintanna, l'è lo frate que vint.

Quand fâ dâo sèlão l'oncllio Dzaquie sè tint su onna chôla devant la carrêre. Lo lâi è vu l'autr'hi et mè desâi ein patois :

— I'è pardieu prâi cognu ton père-grand, l'a z'u étâ dzouvenou avoué mè. No z'ein bin traci pè la vegne dâo Deveint einseimblio ! »

Mè que su dza vilhie, cein mè fasâi tot parai ouïe d'ouïe on camerardo de mon père-grand !

Iena de per lê.

VAULION

Ce n'est pas en touriste que deux fois nous sommes montés jusqu'aux sources du Nozon ; c'est en simple fils du pays vaudois et... pour affaires, comme disent les plus romands de nos compagnons de route.

La première de nos visites à Vaulion fut des plus hivernales. Tout était blanc ; avec un brin d'imagination, il eut été facile de se croire au Spitzberg, puisque montagne il y a dans ce frileux vocable. Du reste, il faisait presque nuit, puis tout à fait nuit, plus nuit qu'au temple de l'Oratoire du Louvre à propos duquel un assistant à quelque funéraille osa dire : « Je ne voudrais pas être enterré au Pôle Nord ». Cette colonie humaine là-haut entrevue au crépuscule, dévinée dans l'obscurité piquée de lueurs claires, tout ce petit monde vaulionnesque revêt un aspect original, oblige à la pensée générale. On fait d'emblée de l'ethnologie, on ouvre une page de l'histoire primitive.

S'il existe, pensions-nous, s'il existe un Vaulion, c'est qu'il y a eu drame social quelque part dans la vie des premiers colons. Drame naïf plutôt que pensée, car la pensée on la perçoit plus vite à Romainmôtier, blotti sans doute, mais tout à portée d'un horizon vaste et près d'un pays fécond.

Le fait est qu'en s'arrêtant tout au haut du val Glion (et non du val du Lion) les aïeux de nos hôtes fuyaient l'homme, le seigneur brutal de Cicon en Bourgogne et évitaient aussi les moines du Bas-Vallon, très pieux, c'est vrai, mais déjà fort entassés dans leur joli nid. Ne pouvant recevoir les fugitifs, les religieux s'acquittèrent de leur devoir en les protégeant, voire en les rachetant au seigneur irrité, lequel en échange de ses serfs échangés garda certains domaines de l'illustre couvent. Objets de disputes entre seigneur et moines, nos gens venus de Bourgogne d'instinct choisirent pour demeure la haute solitude, s'en firent un asile, puis un village sérieusement organisé ; ainsi naquit Vaulion. C'est donc l'amour de l'indépendance qui là-haut, comme en Helvétie primitive, précéda la réflexion des colons. La foi fit le reste, bravant les suggestions d'une science topographique ou économique à base d'expérience.

L'autre jour, nous avons retrouvé Vaulion, cette fois sous un doux soleil de septembre. Le blé était encore debout, tout comme au Jorat. Les prairies, à coup sûr arrosées, verdoyaient avec entrain. Les bois, les forêts se dressaient robustes en couronne épaisse et opulente. Le village, procession stationnaire de maisons plutôt basses, le village était souriant aux hôtes d'un jour ou de deux.

Grand amateur de mouvement naturel et de bruit discipliné, nous avons tout de suite aimé Vaulion pour ses belles fontaines. Tel bassin est une merveille, tant pour sa vastitude que pour la place d'honneur qui lui est accordée. Rien qu'à voir jaillir ces ondes pures et à humer leur fraîcheur, l'enfant qui survit en nous se prend à chançonner :

*A Vaulion il y a
Une belle fontaine*

Une belle maison aussi, et toute neuve. J'ignore le nom du propriétaire mais je félicite l'architecte que je ne connais pas davantage. Mais pourquoi tant de fenêtres sans fleurs, en été, surtout en été morose ? Est-ce que les géraniums et les clochettes bleues subissent telle hausse en quittant la plaine que la prudence budgétaire en limite à ce point l'usage ? Il n'y a guère qu'une abondance florale pour vaincre la monotonie de ces longues rues de villages jurassiens, pour apporter quelque charme à ces façades pâles souvent veuves de persiennes vertes.

L'air est pur, vif en ces lieux et la santé générale doit être convenable. Vaulion est du reste un nid dans toutes les acceptions, car dans les rues s'ébattaient plus d'enfants que dans ces villages français se mourant d'anémie raciale. Vaulion n'a pas, comme l'écrivait Henry Bordeaux, « peur de vivre ». Vaulion a deux cents enfants pour assurer, Dieu voulant, la continuité de ses annales.

Edouard Rod écrivait jadis une charmante nouvelle : « Les trois cœurs ». Le souvenir de ces fines pages du grand écrivain vaudois nous est remonté à l'esprit tandis que sur plusieurs édifices et fontaines nous regardions les poétiques armoiries du village.

« Pour être moins bruyant que celui d'autrefois, écrit l'auteur précité, l'amour d'aujourd'hui — le vrai — n'en est pas moins profond... La jalousie le tue, mais en lui épargnant le délire et les violences. Il est conscient et sage, il est bienveillant et bon. » Ainsi soit-il pour les « Trois Cœurs » dont tel passant discret fait souvent, à Vaulion, pénétrer dans son écusson personnel et secret, Edouard Rod aurait-il cheminé par ici et stationné pensif devant ce blason communal ? Nous l'ignorons, mais il nous plaît de rappeler son souvenir aux générations oubliées.

La nuit descend, Vaulion s'illumine de cent clartés électriques. Les fenêtres du vieux temple laissent passer quelques lueurs de lustre. Montagnards, jeunes et vieux, pénètrent gravement dans leur cher sanctuaire. Et pourtant, c'est soir de lundi. Deux prédicateurs de passage ici ont tenu à parler à tout ce monde.

Les appels divins se succèdent et l'auditoire est fort attentif. Pour l'étranger un fait étonne d'abord puis saisit : les trompettes de Vaulion retentissent admirablement, harmonisées et tempérées en leur éclat par je ne sais quel respect du saint lieu.

Des psaumes chantés en pareille harmonie, ce sont de beaux chœurs et puissants. Vaulion ce soir apparaît comme une bourgade israélite du temps où l'on « sonnait de la trompette ».

De quel village peut-on en dire autant ?

Ch. Clavel.



L'ESCARGOT

LOUS les goûts sont dans la nature et moi qui fuis les hommes parce qu'ils sont, sauf de rares exceptions, égoïstes et cruels, j'aime l'escargot.

J'aime l'escargot parce qu'il n'a pas l'épouvantable laideur du crapaud pustuleux.

Je l'aime parce qu'il n'a pas la férocité du tigre, la stupidité de l'âne, la bêtise de l'oie, du dindon, de la moule ou de l'huître.

Il n'a pas non plus la saleté du cochon.

Ni la malice du singe.

Il n'est pas armé d'un aiguillon comme la guêpe, d'un dard comme le scorpion et il ne devient jamais subitement enragé comme le chien.

Il ne se tortille pas comme un serpent et s'il se faufile dans l'herbe comme ce dernier, ce n'est pas pour mordre traîtreusement la main de qui voudrait le caresser.

Ce n'est pas lui qui nous a fait expulser du paradis terrestre.

L'escargot est un charmant petit animal paisible qu'on n'entend pas, pendant les nuits d'hiver, hurler comme les loups et pendant les belles nuits d'été s'égosiller comme ces rossignols diaboliques qui vous empêchent de dormir par leur vacarme.

Il n'a pas le dos hérissé de piquants comme le hérisson et la langouste et il ne vous communique pas la fièvre typhoïde, la peste, le choléra, la gangrène et la coqueluche comme les microbes.

Il n'est pas l'ennemi de la vigne comme le phylloxera.

Bien qu'il soit armé de cornes, il ne vous les enfonce pas dans la poitrine comme la vache.

Il ne vous donne pas de coups de pied comme le cheval et ne se fourre pas dans nos greniers pour y dévorer nos récoltes comme le charançon.

Il n'a pas la fourberie de cette canaille de hanneton qui, après avoir bafré toutes les feuilles et les fleurs de nos arbres fruitiers, se change en vers blancs pour attaquer nos pissenlits par la racine.

Il ne fait pas comme l'hirondelle, son nid au-dessus de nos portes pour laisser tomber des saletés sur les passants.

Il ne pique pas comme le moustique ; il ne nous donne pas de démangeaisons comme la puce, la teigne, le pou de bois, le maringouin, l'aoutat, le vendangeon...

Il ne met pas nos vêtements de laine en charpie, comme les mites.

Ce n'est pas un sauteur comme la sauterelle.

Il n'est pas avare comme la fourmi.

Il ne possède pas comme le crocodile, une mâchoire qui vous coupe un particulier en deux, d'un seul coup de dent.

Il ne fait pas ses ordures dans les cendres comme le chat.

Il ne tombe pas dans nos verres comme la mouche.

Il ne se parfume pas comme le bouc.

Il ne vous oblige pas, comme le lièvre et la perdrix, à acheter une arme perfectionnée qui coûte des centaines et des centaines de francs, et à vous ruiner en permis et en munitions pour l'attraper.

Il ne pousse pas la familiarité jusqu'à vouloir partager notre lit comme la punaise.

Il ne pince pas comme l'écrevisse.

Il have, je veux bien, mais il n'est tout de même pas aussi bavard qu'un... député.

L'escargot est le plus propre de tous les animaux, il ne sort que lorsqu'il peut prendre sa douche.

Il est le plus doux, le plus sage, le plus modeste, le plus honnête, le plus tranquille, le plus discret, le plus inoffensif de tous les animaux qui soient sortis de l'arche de Noé.

C'est pour le récompenser de toutes ses qualités que je l'aime... Que je l'aime dans sa coquille, assaisonné avec un mélange de beurre frais et de persil haché, passé au four et accompagné d'une bonne bouteille de Dôle.

A la vôtre !

Louismême.

A TRAVERS NOTRE VIEUX LANGAGE

SUR le territoire de la commune de Rougemont se trouve un endroit qui porte le nom de Sierne des Heures. Singulier nom pour une sierne ! Je serais bien étonné si le nom de cette sierne avait quelque chose à voir avec les heures. Il est probable qu'on se trouve ici devant un cas de traduction maladroite du patois en français.

Désauré ou *déjauré* est un vieux mot patois, presque oublié aujourd'hui et qui signifiait en haut. On disait aussi les *déjauré* pour les hauteurs. Le Sierne des Heures en français est très probablement en patois la *Chiernè déjàuré*, la Sierne des hauteurs, ou la Sierne la plus haute.

* * *

Nos ancêtres avaient le sens de l'observation et les noms qu'ils donnaient aux localités étaient

le plus souvent très expressifs. En voici une nouvelle preuve :

Tout le monde, à Château-d'Oex, connaît le Morsallaz et la pittoresque petite éminence arrondie au pied de laquelle est bâtie la maison. Sait-on qu'en patois, *ou morsallâ* ou *morchallâ* désigne précisément un marteau ou dent mâchelière. Impossible de trouver une application plus juste et plus pittoresque. Le Morsallaz possède une dent qui résiste victorieusement à la carie et sur laquelle jamais aucun dentiste n'exercera ses talents.

* * *

Château-d'Oex possède Ensonlemont et Rosinière Ensonlesfous.

Enson est un mot qui signifie de l'autre côté, au-delà. Ensonlemont, c'est au-delà du mont, et ce nom convient parfaitement au col d'Ensonlemont.

Et Ensonlesfous ? Qu'est-ce que les fous viennent faire ici ? Encore une fois appelons le patois à notre secours. Ensonlesfous devient en patois Enson les faous et tout s'éclaire. Enson les faou signifie au-delà des fayards ou des hêtres. Ce nom, qui paraissait ridicule, devient tout à fait compréhensible.

La bonne colle. — Tapinon était à peine entré dans un grand magasin qu'il aperçut une pièce d'or sur le tapis. Il laissa négligemment tomber ses gants et se baissa pour la ramasser. A son grand regret, il constata, en se relevant, que la pièce était toujours là. Manœuvrant avec une prudence infinie, il fit un petit tour et repassa au même endroit. La pièce était toujours là. Cette fois, Tapinon laissa tomber son mouchoir, regarda prudemment autour de lui, se baissa et ramassa son mouchoir. Mais la pièce ne vint pas. Alors, prit de colère, il laissa tomber son chapeau. Au même instant, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna furieux, et vit devant lui un employé de magasin qui, d'une voix aimable, lui dit :

— Permettez-moi, monsieur, de vous recommander la colle forte de la maison. Elle est sans rivale, comme vous avez pu le voir.

Et Tapinon, honteux et confus, allongea soixante centimes pour une petite bouteille de colle forte qui pouvait bien valoir trois sous.

SOUS LE JOUG

A Divico.

JEAN-PIERRE, le grand paysan, droit comme un i, fort comme un chêne, est rentré des champs. Il a fini sa journée et, sur le banc devant sa maison, il s'est assis. Dans le petit jardin, déjà vendangettes, tournesols et dahlias disent l'automne qui vient, la brume monte du vallon des Pâquis... Jean-Pierre écoute les bruits familiers du village, de son village, qui étend ses larges toits bruns sur les maisons et sur les granges pleines... Les regains sont finis, Jean-Pierre a rentré le dernier char ce soir. Il est là blotti dans l'ombre de la grange, serré, peigné selon les règles, il a passé le seuil et roulé avec un bruit sourd de tonnerre sur les planches de l'aire.

— Salut Jean-Pierre...

— Salut Alfred.

— Fini les regains ?

— Oui, bien pour cette année...

— Quelle peine on a eu, hein ?

— Alors ! !

— As-tu pris du monde ?

— Non, il y a Georges qui est venu s'aider un pair de jours.

Alfred fouille dans sa poche et sort un *Journal d'Yverdon* passablement chiffonné.

— As-tu lu le *Journal*, Jean-Pierre ?

— Oui...

— Tu as lu « Les Jours » de Divico ?

— C'est sûr !

— Alors... ?

— Alors... rien ! chacun son idée, n'est-ce pas ? Si je voulais me mettre à noircir du papier pour dire le contraire de ce que dit Divico, et bien, probable qu'on m'imprimerait aussi...

— Oui, c'est sûr ! mais tout de même c'est